

FCPL 3. 1991-92
 Ecrits, p.300 et sq.

Les deux axes du langage

exactitude et vérité,
 signification et signifiante,
 objectivation et subjectivation,
 Jean 8
 obsessionnalité et hystérisation
 dette imaginaire et dette symbolique,
 obéir et mentir,
 céder aux résistances et ne pas céder sur le désir.

La responsabilité de l'analyste, chaque fois qu'il intervient par la parole, n'est pas d'approuver ou de rejeter le discours de l'analysant, écrit Lacan, mais **c'est de le reconnaître ou de l'abolir comme sujet.**

Et, de ce fait, la question de **l'exactitude** dans l'interprétation **passse au second plan** (300).

Une interprétation inexacte quant aux événements de la vie du patient, par exemple, peut avoir des **effets thérapeutiques.**

C'est en fonction de la **structure** de l'analysant que l'intervention est reçue: elle ouvre le discours dans lequel elle s'insère à ce qui ne s'y faisait pas entendre (pour cause de refoulement, de forclusion ou de répression). La *responsabilité de l'analyste* - il répond à et de la parole refoulée, objectivée, érotisée...- consiste à ouvrir le discours du patient à ce qui parle en lui, l'analysant, dans le respect de ce qu'il entend en lui, l'analyste, et que l'analysant n'entend pas. Il trace une voie dans laquelle le patient s'engage. Alors, il s'entend autrement...ou refuse de s'entendre autrement. (Effet en deux temps).

L'ouverture à la parole qui structure le discours d'une intervention peut se trouver **oblitérée** par l'exactitude d'un discours sans effet, sans résonance, sans style pourrait-on dire, s'il est vrai que le *style c'est l'homme.*

Il me semble que cela suppose chez l'analyste, avec la neutralité bienveillante, une parole libre, une parole qui, venant d'une écoute du symptôme qui l'éteint, échappe, quand elle s'exprime, à la contrainte de la répétition du singe savant, à l'arrogance du savoir ou à la prétention fautive de renvoyer à celui qui parle une image de lui. En découdre avec les résistances conduit à la liberté de parole. C'est pour cela qu'il convient d'avoir été analysé pour être analyste : ce qui ne veut pas dire que cela suffise.

Il est de la responsabilité de l'analyste chaque fois qu'il intervient par la parole :

- de reconnaître le sujet
- de répondre à une parole.

Il est fait une grande violence à l'enfant livré à des parents qui ne témoignent pas de ce qui parle en lui. Pour qu'un enfant ouvre ses oreilles, que ça parle en lui, il faut qu'il y ait des témoins. Il faut aussi croire que ça parle en lui alors que rien n'est vérifiable. On ne peut répondre de la parole à travers le langage d'un autre qu'en parlant. Si personne ne répond, le sujet est aboli. Ne pas répondre c'est abolir. La non-réponse, la non écoute c'est une manière de ne pas reconnaître quelqu'un : ça peut le désespérer. Le corps de l'analyste compte : c'est à la tonalité de la présence que l'on sait si on est entendu.

Quand elle est structurée par une parole qui lui échappe, l'interprétation entre en **résonance** avec ce qui est verrouillé dans l'inconscient de celui auquel elle s'adresse. Elle sanctionne le fait que le sujet se méconnaît dans sa réalité de sujet quand il ne fait que comprendre le discours qu'il tient dans l'ordre de la signification. C'est qu'il n'écoute pas ce qui parle en lui quand il tient ce discours. Seul, un autre qui l'écoute pourra, moyennant transfert, le lui révéler ou en témoigner au moment opportun. Il faut souvent attendre longtemps pour que celui qui parle, l'analysant, cesse de tenir à bout de mots les significations dont il se repaît. Car toute intervention dans ce laps de temps fait riper l'analyse vers une sorte de thérapie de soutien ou, pire vers une discussion (parfois intérieure) difficile parfois à contourner ou à éviter.

A ne pas rencontrer cette butée de l'écoute articulée à la liberté de la parole, l'exactitude objective devient mensonge. Quelle que soit sa qualité scientifique et la manière rigoureuse dont chaque mot est réduit à l'univocité, elle est une manière de refuser d'entendre ce(lui) qui parle en nous quand on nous parle.

Faire de l'exactitude, vouloir être exact est une manière de ne pas répondre à ce qui parle.

Dans le mouvement de l'association libre, le rapprochement de deux idées qui peut apparaître chez un patient, l'analyste suggère un lien. L'analyste devient le témoin qu'il y a un rapport, un lien que le patient lui-même ne peut pas faire. Il ne peut pas retrouver le point de refoulement dans la réminiscence. L'interprétation dit le mot, l'image qui va faire le lien qui n'est pas entendue par le patient dans la répétition. La résonance va toucher ce de quoi il n'était pas question dans l'exactitude du discours.

Ce que nous comprenons n'est jamais qu'une construction. Une manière de ne pas écouter est de n'écouter que ce qui parle en nous de manière spéculaire. Si l'enjeu est l'exactitude on est dans la discussion. Si l'enjeu est la vérité du sujet on est dans l'interprétation. On ne peut jamais s'en référer à l'expérience « possédée » mais à la nouveauté constante.

L'inexactitude, au contraire n'est pas forcément un obstacle à l'effet thérapeutique de l'interprétation. Cela ne l'empêche pas de réveiller le sujet endormi, retiré dans une nébuleuse ou confondu avec le moi au centre d'une bulle.

Freud va jusqu'à en prendre à son aise avec l'exactitude des faits quand il s'agit d'atteindre à la vérité du sujet.(p.302 § 5 – p. 184 § 6)

Ainsi, la vérité d'une proposition réside dans le fait de savoir "d'où elle vient", quelle est son origine, qui la dit ? Est-ce que la bouche qui la prononce est crédible ? La bouche - os, oris - est la métaphore de l'origine quand il s'agit de la parole ? Bouche qui dit la vérité quand elle nomme ? Ou bouche qui *parle deux fois* et qu'on ne peut pas croire sans partage ? De quelle origine témoigne l'interprétation (l'intervention, l'interdit) ? D'un corps de désir dans lequel se réalise l'unité des membres ? Ou de la duplicité d'une image que l'on fait parler selon le besoin ?

En effet, lorsque j'interprète et que mon interprétation a des effets sur la structure - les effets seuls confirment la pertinence d'une interprétation -, c'est que quelque chose de la vérité est dite - sans même que je le sache -. La **vérité** du sujet parle au cœur de l'analysant quand **je** parle. Et il n'y a de vérité que là. Jamais il n'y a de vérité en soi hors d'un corps qui la révèle en parlant. Et, en définitive, s'il est vrai que **la vérité parle**, seul **le corps humain** la révèle.

Les effets sont les réponses à la parole.

La vérité de la parole est d'être le symbole, le signe de reconnaissance dont chaque homme emporte la partie qui lui est donnée (*son style*), quand il naît, et dont le trait de fracture ne cesse de témoigner dans l'absence de la partie restée au pays de l'origine (*dans l'inconscient*) : celle qui manque. L'origine d'un individu est attestée par la forme de son langage, par l'accent (*le style*) qui est le sien. S'il dit qu'il ne connaît pas ceux qui ont le même accent, il ment ou il trahit.

Comme il s'était retiré vers le porche, une autre servante le vit et dit à ceux qui étaient là : "Celui-là était avec Jésus le Nazaréen." Et de nouveau, il nia avec serment: "Je ne connais pas cet homme." Peu après, ceux qui se tenaient là s'approchèrent et dirent à Pierre: "Sûrement, toi aussi, tu en es ; et d'ailleurs ton langage te trahit." Alors il se mit à jurer avec force imprécations : "Je ne connais pas cet homme." Et aussitôt un coq chanta. (Mt.26,71-74)

Dès qu'on fait parler la vérité on ment. Si on ne reconnaît pas le mensonge et qu'on le dénonce, c'est qu'on est menteur et qu'on est dans la complicité : comme si l'essentiel était l'exactitude. Quand le pervers dit : « Je vais mourir », ce qui meurt ce sont ses repères imaginaires, c'est le jeu des images qu'il fait parler : le danger extrême est celui de la mort.

Le transfert c'est ce qui se transfère d'une image sur une autre : de l'inconscient sur le conscient. Il est le lieu du déchiffrement jamais comblé, indéfini qui autorise l'inconscient en tant qu'il parle. Le transfert maintient ouvert l'espace intersubjectif.

Le corps de l'analyste est indispensable parce que c'est son corps qui parle : avoir des oreilles et avoir un corps c'est la même chose.

La vérité du sujet est ainsi liée à la question de l'Origine (*qui passe par l'accent par exemple, par le style*), plus qu'à la logique d'un savoir. Bien mieux, faire de l'exactitude d'un savoir son seul paramètre, revient à occulter la question de l'origine, à supprimer l'axe symbolique du langage. L'axe de la signification des mots, en effet, traverse le puzzle du langage en y répercutant la tonalité de l'origine

Il n'y a pas de mots pour dire la vérité. Il n'y a pas de mots si ce n'est parler. Mentir c'est parler à la place de la vérité

On peut parler de "dominante symbolique", ou plus simplement de "langage symbolique" *là où la parole dit et fait un rassemblement, avec l'engagement qu'il comporte*. Exactement, le langage symbolique propose un rassemblement dont il atteste la possibilité. Il suscite de ce fait une liberté avec ses attitudes possibles, engagement, refus, indifférence passive. Pour prévenir ces risques, celui qui a charge du discours symbolique peut le dévier dans les formes diverses de la séduction. Le mythe, en entendant par là le discours qui dit et atteste la force de l'origine, est le type même de ce "langage symbolique". La **structuration** de l'espace humain ainsi produit est la présence du *temps de l'origine*, différente du commencement, si on veut entendre par là ce point initial dont le courant du temps ne cesse d'éloigner, alors que l'origine demeure présente, avec sa force de suscitation. L'origine maintient ouvert l'espace des rencontres et des entreprises de groupes. (Marty : le mythe de Babel)

Elle (*la vérité*) maintient ouvert **l'espace intersubjectif**. Elle interdit le collage incestueux qui fait planer le mensonge sur la figure de tout commencement quand l'un des termes de la différence se fait passer pour l'origine. L'interdit de l'inceste apparaît ici comme le fondement de toute loi : il rouvre constamment, de génération en génération, le chemin par lequel l'origine se manifeste.

On voit aisément pourquoi le récit mythique se lie, d'un lien réciproque, à la *loi*, structuration, justement, de ces rencontres et entreprises. Les *avertissements prophétiques* viennent s'inscrire ici, faisant l'histoire d'une terre, celle qui donne nom à un groupe humain, dans le temps où se joue l'identité des peuples et des individus. (F. Marty, Le mythe de Babel, p.87)

L'Autre est plus que premier, il est originaire. Si l'un des termes de la différence se pose comme origine, il assujettit l'autre en niant la référence à l'unité. La différence parfaite, non jalouse, c'est le don, ce qui est différent de la distance à prendre : la séparation de l'enfant et sa mère. Le don c'est la vie. La position féminine par rapport au don de la vie : à la fois femme et père. Dans la maîtrise du don de la vie elle soutient son père comme père : elle donne naissance à son père.

C'est l'interdit qui indique le chemin de l'origine, de ce qui parle.

C'est parce la femme n'est pas à l'origine qu'elle peut avoir des fantasmes de meurtre cachés par une exigence d'être « bonne mère ».

Si l'on peut définir le langage, avec de Saussure, *comme ce qui rassemble langue et parole*, c'est bien dans la mesure où je tiens un langage que ce langage me tient au lieu de l'origine - même et surtout à mon insu : il dit de là où *je* viens, il dit et dans les effets de son discours l'on peut repérer quel est le père du sujet. Aux effets de vie avec un autre, on reconnaîtra la vérité de la parole originaire, la vérité du sujet inconscient. Aux effets de mort, de discorde, de vol, on reconnaîtra le mensonge des commencements.

Si la langue constitue l'objet propre de la linguistique comme science, c'est **le langage** où s'articulent et se rassemblent langue et parole, qui constitue le médium de la psychanalyse comme science, son champ. Le **signe** n'est pas seulement ce qui nous permet d'aller *du signifiant au signifié comme dans la communication d'une signification*, mais il contient aussi *un élément qui nous renvoie à l'ensemble des signifiants*, l'accent par exemple, qui nous renvoie à la terre d'origine de cet ensemble. (F.M.p.34). Le signifiant est à inscrire dans la fonction symbolique du langage.

E.Ortigue écrit dans *Le discours et le symbole* :

« Alors que le signe est l'union d'un signifiant et d'un signifié, le symbole est l'opérateur d'un rapport entre un signifiant et d'autres signifiants. Alors que le signe propose un signifié d'un autre ordre que le signifiant, le symbole appartient à un ordre de valeurs signifiant qui se présuppose lui-même dans son altérité radicale à l'égard de toute réalité donnée ».

Cette *altérité radicale* indique l'origine. Ce que dit Ortigues s'inspire de Lacan : **Le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant.** Et ainsi de suite, ce qui court à travers l'ensemble des signifiants jusqu'à l'origine, jusqu'à *la parole qui fait l'homme*.

Dans la référence à l'origine du sujet dont le signifiant est le lieu et l'agent, ce que dit le langage dans l'ordre des significations et de la différence (des commencements) réfère le rapport des termes de la différence à l'ensemble des signifiants, exactement comme l'allure, la silhouette, la dégainé d'un individu réfère d'emblée le mouvement de ses membres à sa manière d'être et de parler, à la manière dont il est *uni ou désuni dans son corps*. La désunion vient d'une différence entre les membres qui s'est transformée en opposition, d'une articulation dans le fonctionnement qui devient le lieu d'une désarticulation où s'engendre l'impression d'une dysharmonie. De même, l'obstacle mis à l'unité du sens ou à son développement, avec le *lapsus ou le symptôme*, manifeste les contrariétés et les contradictions à l'œuvre dans le *corps subtil* du langage. Pour être subtil, et, par voie de conséquence, *subtilement troublé*, le langage n'en est pas moins corps c'est-à-dire qu'avec lui, par lui et en lui chaque membre (de phrases), chaque mot représente le sujet pour tous les autres : dans leur différence même, il signifie ce par quoi ils sont signifiés. Mais c'est à la condition que les membres, les mots ne s'opposent pas les uns aux autres dans la recherche d'une domination imaginaire qui prétendrait réaliser l'unité en niant la différence. Quand il en est ainsi, c'est que nous faisons parler l'image que nous avons de nous-mêmes et que nous n'entendons plus la vérité qui parle, l'Autre, au lieu de la rencontre avec l'autre, dans la différence subjective.

Ce qui nous renvoie au texte d'Ortigues déjà cité.

Certes, d'opérateur de rapports entre signifiants, qui atteste un lien d'origine autour duquel peut se reconstituer l'unité du tout présupposée dans son altérité radicale, la parole en tant que *symbole qui fait l'homme* peut devenir objet imaginaire - on pourrait dire : **l'élément signifiant confisqué par le signe perd le caractère** qui le fait participer à l'opération symbolique, il perd son *accent*. Le langage ne parle plus : il devient code ou système. Il ne déploie plus, par le jeu de la signifiante, l'espace intersubjectif qui, de filiation en alliance, **maintient** dans le présent le temps de l'origine. Alors, ici et maintenant, ça ne parle plus.

Parler suppose l'altérité radicale de la parole qui est notre origine.

*

Or, quand l'homme ne demeure plus dans la parole, il n'est plus le *disciple* de la vérité qui parle. Il ne la connaît plus. Il n'est plus *libre* d'y obéir et de vivre. Il est *aliéné* dans le mensonge d'un langage qu'il prête à l'image de lui-même. Il **fait parler** l'image d'un père lui parlant depuis l'origine. Cette

origine imaginaire n'est jamais que la répétition d'un commencement. En rigueur de termes, il fait parler la vérité, il fait parler le père : c'est qu'il habite avec ses frères imaginaires une maison projetée sur l'origine et bâtie sur le sable de la rive des commencements. Il est *l'esclave* d'un **mensonge inconscient**, celui des commencements. Il ne reconnaît pas la vérité qui parle en lui. Il ne reconnaîtra pas davantage un homme qui dit la vérité qu'il entend parler. Il écoute au contraire la vie qui ne parle pas et que lui fait parler : la boue de la vie animale qui est en lui, le *serpent*.

Une sensation d'enfant qui n'a pas été référée à l'unité du corps par la parole mais à une sensation non symbolisée, sera ressentie comme une douleur extérieure à lui : zones érogénéisées sans rapport avec la parole, sans unité. La partie érogénéisée du corps prend alors la place de l'origine. Cette zone concerne surtout le ventre et le sexe. Combien les enfants font du « caca-boudin » un parallèle avec le serpent qu'on fait parler. On prête la parole à ce qui ne parle pas. C'est l'intensité de la sensation qui fait origine et non le rapport à un autre dans la parole.

Avec une densité saisissante, c'est ce que raconte saint Jean
quand l'Esprit de Jésus parle par sa bouche:

**"Si vous demeurez dans ma parole,
vous êtes vraiment mes disciples
et vous connaîtrez la vérité
et la vérité vous libèrera."**

Ils lui répondirent:

**"Nous sommes de la descendance d'Abraham
et jamais nous n'avons été esclaves de personne.
Comment peux-tu dire : Vous deviendrez libres"**

Jésus leur répondit:

**"En vérité, en vérité, je vous le dis,
quiconque commet le péché est esclave.**

**Or l'esclave ne demeure pas à jamais dans la maison,
le fils y demeure à jamais.**

Si donc le fils vous libère, vous serez réellement libres.

**Je sais, vous êtes la descendance d'Abraham;
mais vous cherchez à me tuer,
parce que ma parole ne pénètre pas en vous.**

**Je dis ce que j'ai vu chez mon Père;
et vous,**

vous faites ce que vous avez entendu auprès de votre père."

Ils lui répondirent:

"Notre père, c'est Abraham."

Jésus leur dit:

"Si vous êtes les enfants d'Abraham,

**faites les œuvres d'Abraham.
Or, maintenant, vous cherchez à me tuer,
moi, un homme qui vous dit la vérité,
que j'ai entendue de Dieu.
Cela Abraham ne l'a pas fait!
Vous faites les œuvres de votre père."**

(Jean 8,31-41)

Faire les œuvres d'Abraham, l'écouter, c'est écouter Dieu qui parle : recevoir un fils selon l'esprit alors qu'il ne le peut plus selon la loi de la chair et respecter la double injonction d'offrir en sacrifice et de ne pas tuer, ce qui inscrit au registre de la dette symbolique l'obéissance à Dieu.

Vivre de la rencontre avec lui dans le Fils où se révèle la Vérité qui parle.

Dès qu'on fait parler la vérité, on ment

Le péché c'est d'être esclave de ce qu'on fait parler, de l'idolâtrie, de la projection dans l'imaginaire, d'une représentation.

Au lieu de répondre de ce qui parle en vous et en moi vous cherchez à me tuer. Tuer quelqu'un c'est toujours pour ne pas l'entendre. Vous prétendez être les fils d'Abraham qui n'a pas tué et vous voulez me tuer.

Les mots s'opposent ou s'embrouillent: ils se transforment en **résistances**. Ils résistent à l'**opération de la parole**. Ils entravent l'esprit du langage : le sens qui se donne dans les mots. Ce faisant, les mots non référés à la parole, ne font plus corps: ils sont dans la chair comme ce qui ne fait pas corps avec elle. Les mots sont confisqués par la chair. On parle de **somatization**. Au lieu de participer à l'opération de l'esprit qui prend corps, la chair donne le change à l'esprit en redoublant en elle l'image qu'elle projette à partir de la source pulsionnelle qu'elle prend pour l'origine. Ainsi, de ne pas avoir obéi à la loi du langage, le sujet se trouve captif des images nécessairement issues de la chair, des zones érogènes.

En se prenant pour l'esprit, la chair s'en sépare en s'emparant du discours et elle meurt dans l'illusion, la maladie ou la folie. C'est alors que les mots, écrit Lacan:

peuvent engrosser l'hystérique, s'identifier à l'objet du penis-neid, représenter le flot d'urine de l'ambition urétrale ou l'excrément retenu de la jouissance avaricieuse. (p. 301 § 1 – p. 183 § 1)

Dans l'analyse, le transfert s'empare du symptôme pour qu'il puisse y être lu comme une résistance à la parole, fût-elle, cette résistance, érigée en une incroyable forteresse vide (B. Bettelheim) ou toute entière occupée à *accomplir des actes dont le patient est le sujet* (301).

Par la force imaginaire du discours charnel, *s'incarne* - comme l'on dit -, non plus l'esprit signifiant du corps (de l'humanité), mais une image ayant une signification qui reste à décoder. Le symptôme est bien significatif : il entre dans un ensemble (le syndrome) qui caractérise une entité pathologique classée (taxinomie), mais il ne représente plus le sujet pour un autre signifiant, il ne parle pas. Par là, il

fait obstacle à la référence au Nom du Père qui présentifie l'origine.

Lorsque le langage se trouve réduit au discours purement objectif, ou significatif, c'est toujours qu'il y a refus ou négation de la fonction symbolique, de la signifiante. N'étant plus signifiant, il n'atteste plus le lien d'origine par lequel il vient de quelqu'un et s'adresse à quelqu'un. Il peut être un puzzle, qui satisfait pourtant en tous points à l'exactitude d'une science objective.

Lorsqu'il est, au contraire, purement subjectif, c'est toujours que la référence significative aux choses du monde et du corps - les choses de la vie - n'y a pas lieu et l'homme y est livré au rêve, à l'imaginaire pris pour le réel...non sans une redoutable exactitude

D'un côté, l'obsessionnalité de la science.

De l'autre, l'hystérisation de la science.

Dans le premier cas, la parole du sujet se trouve réduite à un discours significatif par annulation de la fonction signifiante. Dans l'autre, c'est l'objet du discours qui se trouve exaucé au rang de ce qui parle : le délire.

Dans les deux cas, c'est la bipolarité du langage qui se trouve atteinte. Cette atteinte effondre la relation de l'homme et à ce qui le spécifie originellement et au monde qu'il humanise. C'est le concept même de relation qui fonde l'homme dans la parole, qui va au gouffre. Le rapport des deux axes ne joue plus comme centre organisateur du corps.

Que, dans la **résistance** ou dans le symptôme, la parole puisse devenir un objet imaginaire, ne suffit pas à *la mettre à l'index* comme on met à l'index des ouvrages qui s'opposent à la transmission du message véritable (dans l'Eglise). Il faut, au contraire, que la parole soit délivrée de ce qui la confisque, qu'elle entre à nouveau dans le **cours du temps** où surgit le sujet quand il s'y ouvre dans la rencontre. Sinon, *la relation analytique perd jusqu'à sa raison d'être* (p.302).

Parler implique la localisation de l'origine dans le temps. Ce rapport espace/temps du corps réactualise la question de l'origine : d'où JE vient-il ? Comme la question de la fin : où JE va-t-il ? De la question de son origine à celle de sa fin, le sujet - quand il parle de la naissance à sa mort - interroge le **sens** de la vie, sa **direction**. Or le sens de l'homme ne se trouve pas dans la direction de l'origine qui le conduirait à s'enfermer dans un passé non dépassé, ni dans la direction de la fin qui le précipiterait dans l'anticipation de ce qui va arriver dans la fuite en avant. Il réside bien plutôt dans la rencontre de l'origine et de la fin advenant dans le présent d'une parole vraie qui signifie le CORPS de l'HOMME VIVANT. Très exactement le lieu même où s'articulent le passé et le futur (St Augustin, *Confessions*, livre XI, 14-31).

Lorsque Lacan écrit :

L'analyse ne peut avoir pour but que l'avènement d'une parole vraie et la réalisation par le sujet de son histoire dans sa relation à un futur (p.302 § 1 – 184 § 4),

il dit que l'analyse a pour but la question même de l'homme. C'est à la maintenir dans cette question, dans le chemin dialectique qui y mène, que toute orientation **objectivante** peut être évitée - ou devrait l'être.

Le maintien de cette dialectique s'oppose à toute orientation objectivante, et la mise en relief de cette nécessité est capitale pour pénétrer l'aberration des nouvelles tendances manifestées dans l'analyse. (id. § suivant)

De la même façon, l'analyste ne peut se laisser prendre au piège de la *subjectivation forcée de la dette obsessionnelle*. L'exemple que nous avons donné (**porte-à-faux/bien-fondé**) d'un homme s'appliquant à restaurer l'image d'un père susceptible d'asseoir son identité dans une filiation honorable, mais qui, du même coup, se fonde lui-même sur un porte-à-faux, sur un mensonge inconscient, illustre bien le paragraphe dans lequel Lacan évoque la *subjectivation forcée* après avoir dénoncé *l'orientation objectivante consécutive à l'érotisation d'une image corporelle*. Il indique comment cette manière de se faire sujet dans une filiation douteuse fait douter de la dette symbolique insolvable, elle, hors de la reconnaissance de la vie qui est donnée. La seule manière que nous ayons d'honorer la dette qui est la nôtre relativement au don de la vie, c'est de vivre dans la reconnaissance que, dans ce don, nous n'y sommes pour rien. Si la dette imaginaire cherche à s'assurer que la constellation qui a présidé à la (notre) naissance même n'est pas fatidique... la dette symbolique, elle, *témoigne d'une béance impossible à combler*, d'une ouverture au don que nous ne saurions justifier et dont aucun huissier ne peut venir réclamer les traites que nous serions coupables de ne pas avoir versées. La filiation vivante est don véritable et non emprunt d'un montant que nous aurions à rembourser, accablés que nous serions de dette jusqu'à la mort.

De cette dette impossible à combler, la névrose est le protêt, l'acte dressé par un huissier - en l'occurrence, le névrosé lui-même - à la requête du porteur d'un effet de commerce - c'est encore lui - faute du paiement à l'échéance - c'est encore lui. Restaurer l'image du père devient la dette (douteuse) que le névrosé doit honorer, en déniait l'histoire, pour avoir le droit de vivre en sujet de la Parole. Cette auto-rédemption de soi est l'imaginaire même, son redoublement. Il met obstacle à la dimension symbolique d'une Parole donnée dès l'origine et qui nous sauve ou nous délivre de la mise en scène d'un commencement fondé en porte-à-faux sur l'image.

De même, est-ce en reconnaissant la subjectivation forcée de la dette obsessionnelle dont son patient joue la pression jusqu'au délire, dans le scénario, trop parfait à en exprimer les termes imaginaires pour que le sujet tente même de le réaliser, de la restitution vaine, que Freud arrive, à son but : soit à lui faire retrouver dans l'histoire de l'indélicatesse de son père, de son mariage avec sa mère, de la fille "pauvre, mais jolie", de ses amours blessées, de la mémoire ingrate à l'ami salubre, - avec la constellation fatidique, qui présida à sa naissance même, la béance impossible à combler de la dette symbolique dont sa névrose est le protêt. (p.302 § 7-303 – p.185 § 1).

Qu'est-ce que la dette symbolique? La réponse au don de la vie. Il n'y a qu'une manière de répondre au don de la vie, c'est vivre. De même répondre à la parole de vie qui nous invite, c'est obéir. Et, en définitive, ce qui s'oppose à obéir, c'est mentir. Mentir, c'est croire que l'on peut parler sans écouter la vérité qui parle.

Les résistances, ce n'est pas en les forçant qu'on y met un terme et que la parole se trouve libérée. Ce n'est pas en forçant le mensonge par une violence légale et vertueuse jusqu'à la torture que la parole de vérité sera libérée ! Les résistances elles-mêmes, je l'ai montré ailleurs, sont utilisées aussi longtemps qu'on le peut dans le sens du progrès du discours. Et quand il faut y mettre un terme, c'est à

leur céder qu'on y vient.

Céder aux résistances, dans la cure, c'est ne pas autoriser l'escalade à mort qu'autoriserait une vie imaginaire qui n'aurait pas d'autre but que de vaincre la résistance, de convaincre. Si Lacan écrit qu'il faut *céder aux résistances pour y mettre fin*, il dira aussi ailleurs (?) qu'il ne convient pas de céder sur le désir. Cela ne signifie pas, je pense, qu'il faille être têtu. Mais cela veut dire que, en cédant sur les résistances sans céder sur le désir - dans l'analyse - , l'analysant qu'est l'homme aux rats introduit dans sa subjectivité sa médiation véritable qui a le visage de la mort.

Céder aux résistances en ne s'y opposant pas, mais en les interprétant, c'est ne pas donner vie à la mort contre laquelle elles sont censées dresser les murailles d'une forteresse qui n'entourent que le vide. Ce dont la folie obsessionnelle est le plus parfait des exemples.

Ne pas céder sur le désir, c'est ne pas céder sur l'être **avec**. Car le désir n'est ni **pour**, ni **contre**. Il est la **douceur de l'esprit**.

Denis VASSE